

DESCRIPTION DE L' « ÊTRE » UNIVERSEL, I

NOËL VESPER

LE SENS ET L'ESPRIT
DE LA TERRE

LOURMARIN
(Vaucluse)

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE
PHYSIQUE ET HUMAINE

Docteur Armand Elysée et Noël Vesper
Directeurs

A mes chers Henri Bosco
que la docte compagnie
harmonieuse
des Muses
rendra de dignes
pour cet

Noël 1938

LE SENS ET L'ESPRIT
DE LA TERRE

BHB
3210

DESCRIPTION DE L' « ÊTRE » UNIVERSEL, I

NOËL VESPER

LE SENS ET L'ESPRIT
DE LA TERRE

LOURMARIN

(Vaucluse)

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE
PHYSIQUE ET HUMAINE

Docteur Armand Elysée et Noël Vesper
Directeurs



UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY

1964

ESSAYS IN THE HISTORY
OF THE ARTS

THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA
LIBRARY

BBB 14
B11

QUE l'on considère ceci comme une Introduction. La totalité des études qui vont successivement paraître sous ce titre *Description de l'Etre Universel* furent sinon écrites, du moins établies en détail, pendant les années de guerre, dans une ambulance de l'Armée d'Orient, sur les bords du Gallique. Nous devînmes Hôpital près du petit fleuve lent et pernicieux, d'un nom qui atteste des souvenirs celtes, à quatorze kilomètres de la ville étrange, Salonique, dont les quartiers distincts équilibrent encore mal le chaotique mélange macédonien, comme si cet ouvrage où l'on voudrait atteindre au vrai sens de l'universel avait eu sa prédestination qui lui commandait de naître, vis-à-vis de l'Olympe, en ce point où semblent

confluer à la fois l'Europe, l'Asie, les voies maritimes, où de même, tout naturellement, comme sur un troisième théâtre de l'immense conflit, les destins ennemis des Méditerranéens, des Occitaniens, des Germains et des Slaves sont venus s'affronter.

Inspirée par un entretien fait pour animer notre solitude et nous détourner de l'accablement d'une vie uniforme dans une station qui se prolongeait, nous vouant à la fièvre que nous traitions en plein cœur des marais, l'idée de cette œuvre eut pour se développer cet aliment de passion et de souffrance, la flamme d'une impatience disciplinée de soldats ; il nous plairait qu'il en fût résulté pour elle l'ampleur d'une pensée vraiment générale, la profondeur méditative en même temps que la rectitude immédiate de l'action entraînée à son but.

Mais la doctrine intellectuelle, qu'on doit trouver ici, est cependant libre envers toutes les contingences que nous venons de marquer. Ni militaire, ni occasionnelle, ni spéciale, elle aborde du premier mouvement ce que la vie a de *généralité concrète*. C'est dans cet espace d'ailleurs illimité qu'elle évolue, de là que nulle frontière ne la gêne, attentive seulement à suivre les lignes et les courbes de la Réalité pour qu'aucune fausse lumière, aucun appel insidieux ne l'égarerent.

Evidemment une philosophie réaliste ne prétend

pas découvrir la réalité, mais elle peut vouloir en lier des éléments, des parties, que notre connaissance possède et qu'on avait seulement coutume de trop considérer comme séparés, appartenant à des ordres de réalités différentes. Ce n'est pas au reste un mince projet. Le sens du monde ne devient pas intelligible par une simple lecture immédiate ; le texte a été presque constamment altéré : il faut le rétablir. Depuis le temps qu'il y a des sciences, des métaphysiques, des morales, des religions et des poètes, ce qu'on sait des choses c'est ce qui en a été dit, c'est la suite contradictoire des pensées de l'homme sur elles plutôt que leur véritable nature. Mais même dépouillée des voiles colorés dont les âges et les sociétés par le soin jaloux de toutes leurs écoles l'avaient successivement enveloppée, la vérité naturelle se présente à des intelligences, des imaginations, des sensibilités et des sens qui ne sont plus habitués à la vision directe des faits et qu'il a fallu remettre depuis quelque temps à la sévère discipline de l'observation expérimentale qui encore dépend de la personnalité du savant.

Si l'on atteint d'abord ce double résultat l'étude peut commencer, mais sa complexité, sa difficulté sont sans égales. Dans la catégorie de l'Espace, il faut tenir compte de toutes les simultanités et de leurs rapports : l'observation générale qu'il convient de

faire, c'est qu'en présence de cette obligation, nous avons malheureusement jusqu'ici, dans le dessein de maintenir et de faire prévaloir certains éléments préférés, sacrifié tous ceux qui gênaient ; c'est par le procédé simple, mais trop catégorique et brutal, de l'élimination ou de la réduction que l'on a essayé de trouver *l'unité première* ; or ce qui restait comme essence des choses après tant d'analyses, c'était sous les différents noms antinomiques de Matière ou d'Esprit le même fantôme artificiel.

Pratiquement l'intelligence opérait pour la conduite de ses opérations avec, il est vrai, moins de rigueur ; cependant elle se comportait à travers la multiplicité des phénomènes comme s'ils étaient répartis en trois ou plusieurs mondes bien distinctifs qui exigeaient quand on passait de l'un à l'autre non pas un mouvement de l'esprit sur le même plan, mais un saut, un rétablissement périlleux, car ni le monde physique, ni le monde moral, ni le monde des réalités abstraites, ne paraissaient avoir de communication ; ils se déterminaient selon des méthodes appropriées et il eût été presque indécent de présumer que leurs lois particulières pussent avoir une concordance véritable et complète.

Le fait déjà bien embarrassant de la *simultanéité* se double encore de celui de *la succession* qui appartient à la catégorie du temps. Les rapports qu'on peut

faire paraître entre les éléments actuels de l'univers sont dépendants des autres rapports qui n'ont pas été sans influencer le cours de l'évolution. Aucune réalité ne peut-être pleinement connue en dehors de son développement. Quand l'histoire des faits n'est pas esquissée, quand on la dédaigne, on agit comme s'il y avait une rupture entre le passé et le présent ; on rétablit ici des frontières également inacceptables.

Bien plus l'espace et le temps collaborent à la formation, à la constitution des êtres et des choses ; leur compénétration est réciproque, on ne peut donc les séparer, les isoler l'un de l'autre pour en connaître ; on les trouve associés à toute conception de la force ou énergie ; puisque la force se manifeste par du mouvement et du devenir. Or c'est au mouvement que l'analyse ordinaire de la réalité s'arrête toujours comme à l'élément premier. Ainsi les difficultés de ces études sont des plus grandes mais communes à toute recherche ; elles pouvaient nous entraîner à des discussions de nature métaphysique ; nous avons cru que nous éviterions les impasses en recevant notre direction initiale du seul examen des généralités physiques. Notre conclusion, notre récompense restent alors à déterminer : c'est qu'une notion vraiment *organique* du cosmos tout entier nous est apparue et de cette notion il résultait pour nous un faisceau d'observations et de lois, dont tout frémissants nous

sentions que l'ensemble de la vie et jusqu'à ses infinis détails en étaient consciencieusement parcourus comme par des ondes de lumière.

Déterminés à juger de la vie et à rechercher quel en était le sens, nous avons choisi pour premier objet de cet examen la forme de la vie qui est à la fois la plus générale et la plus mécanique, c'est-à-dire qu'elle est la plus éloignée du caractère de complexité dont témoigne la nature de l'individu humain, le plus particulier des êtres, et de plus elle est la matière des sciences les plus exactes, celles de la mesure, du poids, du calcul, de sorte qu'en astronomie on est assuré d'atteindre à des certitudes : c'est donc *la vie planétaire*, c'est l'organisme tout entier de l'Espace qui fait la substance de nos premières études.

Dirigés par les travaux des Physiciens modernes (ceci était écrit avant Einstein qui n'y change rien) nous les dépassons manifestement en un point. La méthode de leurs recherches, qui est l'observation scrupuleuse des parties, des éléments séparés de l'univers, ne fait que préciser, amplifier jusqu'ici la notion commune de l'Espace, celle qui le décrit comme un milieu élastique où se tiennent en suspens d'autres corps, les mondes brillants ; or ce milieu, cette enveloppe de la vie universelle, nous avons senti pour notre part qu'il était lui aussi *un milieu vivant pour son propre compte, une individualité réelle*,

un corps organique dont la fonction était de produire sans relâche, ou dans des conditions limitées, d'autres mondes. On connaît par la science deux de ses organes les plus intimes, et ce sont *des organes de reproduction stellaire*. L'énergie radio-électrique concentrée dans le tourbillon incandescent des Soleils ensemeince l'Espace et, quand leurs particules émânées rencontrent les immenses Nébuleuses froides, le mouvement qu'elles y développent provoque la naissance d'un système solaire nouveau. Ainsi les Noces de l'Etendue sont effectives, mais ainsi s'avère déjà pour nous qu'au seuil du monde, à l'orée de la Création, nous nous trouvons en face de fonctions définies et nous assistons à des habitudes qui nous sont sans malséance des plus familières, ennoblissant du même coup ces actes humains par le rapprochement d'une parenté si magnifique.

L'ORGANISME SOLAIRE nous découvre le secret des générations et des naissances cosmiques ; à son tour l'INDIVIDUALITÉ TERRESTRE, l'évolution d'une planète, nous donnent le sens uniforme du mouvement de tout être, la révélation de son parcours et par suite les étapes de son progrès ; or voici qui est bien significatif : *Ce n'est pas d'un mouvement rotatoire simple que s'agit le globe qui nous transporte, mais bien d'une rotation oscillant autour d'un cône ; ce n'est pas dans une ellipse plane que la terre poursuit sa course autour*

du soleil : elle va montant dans son propre azur, suivant la spirale d'un gigantesque pas de vis enfoncé dans l'Immensité. Et comme le fait la Terre, notre Soleil avec son cortège doit lui-même s'enrouler autour d'une autre ligne idéale, mais positive ; en tout cas on a observé le trajet de sa course vers l'étoile Véga. Elle est donc naturelle la conclusion que la vie ne retourne jamais à son point de départ, du moins d'une façon absolue, étant si l'on peut dire ou plus haut ou plus bas, et que si la mort est un retour c'est sur un plan différent qu'elle l'effectue. L'importance générale et philosophique d'une pareille observation, dont le caractère est en apparence purement mécanique, la relie à l'intimité même du monde moral, si l'on veut se rappeler que tout le problème des existences est celui du sens et de la durée de leur mouvement ; ce mouvement se fait-il dans un cycle fermé ramenant toujours les existences à leur point de départ, *l'Eternel Retour* du Zaratouhstra de Nietzsche, ou se développe-t-il sur une ligne indéfinie, immortelle, ou bien encore les retours de la vie sur elle-même sont-ils toujours ou plus haut ou plus bas comme les courbes du spirale, signes de progrès et de déchéances, échelonnant ces terres de purification ou d'épreuve que l'inquiétude religieuse a toujours cru pressentir ?

La Nature a pour caractère constant une simplicité fondamentale d'organisation jointe au développe-

ment d'une complexité croissante. S'il fallait imaginer une forme, une figure du mouvement qui satisfait à ces conditions on devrait indiquer le mouvement spirôidal, car seul il associe la figure qui géométriquement se suffit le mieux à elle-même, le cercle, au fait plus complexe de la direction et du développement, puisque ceci suppose pour le mouvement un but en dehors d'une ligne droite idéale, de telle sorte que si nous transposons ces qualités mécaniques en termes physiques nous avons le développement de la vie en de grandes courbes qui, toutes, semblent d'abord revenir sur leur départ, mais en réalité ne se ferment pas et soutiennent un spire nouveau échaffaudé sur le précédent ; si nous faisons encore cette même transposition en notions plus idéologiques nous devons obtenir une conception du Progrès qui sera la suivante : *Un mouvement de retour de toute existence sur elle-même au terme duquel elle ne se retrouve jamais au même point, mais plus haut ou plus bas*, et ceci ne ressemble guère à la notion révolutionnaire du progrès indéfini, mais implique le rôle déterminant de la courbe initiale, *la Tradition ou Transmission* ; au reste constatation propre à la conscience, devant nous amener à la croyance qu'un but nouveau, mais restant personnel, un idéal propre nous est ainsi désigné. Ainsi toute vérité de l'ordre physique paraît avoir sa réponse dans chacun des autres domaines de la vie.

Cette universalité, cette solidarité de tous les éléments organiques du monde et de tous les règnes, nous y atteignons une fois de plus quand nous descendons jusqu'à l'intimité profonde du mouvement vital, montrant qu'un point capital, *commun à la vie de l'Espace et à la vie qui circule à la surface du globe, c'est que si la vie est, là-bas comme ici, le mouvement, il n'y a pas de mouvement, donc pas de vie, sans un noyau*, et quand encore *la constitution des noyaux, nébuleuse ou cellule, nous révèle le même groupement de matériaux que ceux qui sont contenus dans la masse qu'eux-mêmes animent* ; et quand enfin nous constatons que partout où se trouvent des transformations, *ce n'est pas le noyau qui s'est modifié*, c'est la matière en mouvement autour de lui, animée par lui, équilibrée par lui, vivant de lui, *c'est la forme*, ce qui revient à dire qu'il *y a une forme initiale, le noyau, d'où procède le mouvement et qui le règle*.

Leçon qui brise la prétention qu'on eût communément de pouvoir expliquer la transformation des espèces ; si nulle modification du noyau n'est possible et ne paraît nécessaire pour rendre compte de la diversité des êtres, l'âge d'apparition des espèces n'est plus régi par des nécessités internes ou physiologiques ; *il est solidaire des conditions de prolixité de notre planète*. Rien n'interdit de croire, mais avec des présomptions, que des espèces diverses ont pu appa-

raître simultanément et que, par analogie avec tous les êtres organisés (et tous le sont), la Terre a eu son temps limité de fécondité, son AGE D'AMOUR, actuellement terminé, puisqu'elle ne paraît plus produire de types nouveaux organisés ; mais alors tiède encore, amollie, toute enveloppée de chaudes vapeurs, elle fit paraître dans ses eaux et dans ses boues ses premières créatures, peut-être contemporaines des premiers végétaux.

Etait-il vraiment nécessaire pour expliquer la montée de la vie jusqu'à l'homme de supposer une évolution à travers des espèces successives ? Nullement, car ce que traduit *l'ontogénie* ce n'est jamais la *phylogénie* ou l'écoulement d'un type en un autre supérieur, ce n'est jamais l'évolution particulière d'une espèce expliquée par une modification du noyau, c'est toujours *l'évolution générale de toute la lignée vitale autour d'un noyau identique, mais autour duquel se groupent progressivement des organes plus caractérisés provoqués par la nécessité d'une nouvelle fonction*. Ce ne sont pas les êtres qui se sont échelonnés les uns sur les autres directement, ce sont les fonctions générales de la vie qui se sont perfectionnées et manifestées chaque fois par des organes nouveaux provoqués par la nécessité d'une activité transformée ou rectifiée ; leur moment d'apparition marque toujours une étape du progrès vital ; de sorte

que l'embryogénie révèle la suite, la succession et le développement des organes, mais non pas l'échelonnement des êtres, la transformation des espèces.

Quand une fonction nouvelle est rendue nécessaire et possible par le progrès de la vie appuyée sur ses fonctions antérieures, un type nouveau d'espèce apparaît qui réalise en lui ce progrès organique mais qui ne descend pas des espèces dont il est précédé ; de sorte que nous proposons pour marquer tout le progrès des êtres, plus heureux, plus explicite et plus vrai, au lieu du terme démodé de *phylogénie* celui d'ORGANOGENIE, que la fortune peut-être favorisera. Ainsi notre attitude envers cette question des espèces qui fut un des gros tourments du siècle nous permet de concilier des principes qui s'y trouvèrent perpétuellement entrechoqués avec violence, car s'il en résulte pour nous que chaque espèce est un type variable dans ses propres limites, qui évolue pour son propre compte et qui meurt sans se transmettre en un type nouveau d'espèce bien différente, nous réhabilitons le vieux principe de l'invariabilité des espèces et de leur réalité indépendante. Nous montrons cependant que la vie dans son ensemble par l'apparition des organes a subi toute une évolution, et que cette évolution en même temps que la production des êtres est limitée à une époque, un temps unique, déterminé, où la Terre a pu engendrer avec simulta-

néité et puissance, non pas sur une seule ligne qui d'une cellule première irait à la multiplicité actuelle des existences, mais sur tout un ensemble de lignes dont quelques-unes ont pu se prolonger jusqu'à nous, concurremment avec d'autres dont l'apparition se fit à des âges un peu postérieurs ; mais des premières beaucoup, les moins viables et manifestement les plus géantes, ont disparu sans héritage.

Donc la Terre a eu son âge pour enfanter et c'est affaire à la paléontologie que de bien marquer les limites de cet âge ; nous en indiquons assez pour que le problème soit posé, mais immédiatement il nous est sensible combien cette vie issue de la Terre a de la solidarité avec elle, et jusque dans la plus indépendante de ses variétés qui est l'homme, et jusque dans ce que l'humanité paraît avoir de plus libre et de plus volontaire qui est le sens de ses mouvements ; car il est vrai, toute l'histoire des migrations animales, toutes celles des migrations humaines, et tout l'ensemble des progrès de la civilisation le montrent, ainsi que d'infinis détails caractéristiques dans nos habitudes, nos mœurs et nos opinions, tout manifeste qu'une des lois les plus ordinaires de la mécanique est universellement obéie, non moins exacte pour l'homme qu'elle ne l'est pour les corps les plus matériels, puisque cette loi nous enseigne que « tout corps qui se déplace à la surface d'une sphère en rotation sur son

axe tourne à droite dans l'hémisphère nord, à gauche dans l'hémisphère sud ». Ainsi s'explique l'*occidentalisation* marquée de l'Asie à l'Europe, sensible même dans le développement des villes, pour ne rien dire présentement de plus.

Nous constatons à nouveau comment d'un même glissement insensible la pensée peut atteindre tous les points de la vie, toutes les parties de la réalité, sans qu'il y ait de saut, de solution de continuité, de différence de niveaux. Tous les ordres de réalité peuvent être indépendants et divers ; ils sont d'une conformation identique, d'une substance commune, d'une jurisprudence uniforme, comme les parties et les organes d'un même être ; les mêmes lois universelles régissent le monde physique et le monde moral, les groupements de molécules matérielles ou vivantes, les espèces animales ou les sociétés d'hommes et même les groupements supérieurs des intelligences, des âmes et des esprits.

C'est que la SURNATURE a des racines physiques. Le sol, la Terre Cybèle, Déméter, la Mère Antique, explique tout. Premier étage de la vie, l'édifice vital repose sur cette base ; les étages suivants s'appuient sur elle, les règnes dont la loi d'apparition se traduit par une spécialisation croissante, mais avec une diminution compensatrice de masse, et dont la figure présente une pyramide qui perd sa pointe dans l'invisi-

ble. Il est incontestable en effet que toute existence se perpétuant par le double mécanisme de l'alimentation et de la fonction, le règne qui lui est antérieur et sur lequel elle s'appuie, qu'elle prend pour base, lui offre une surface plus volumineuse et plus étendue que ne peut devenir son propre développement : la quantité minérale est plus abondante que la quantité végétale, et celle-ci plus que l'animale. Il est non moins certain que toute existence est le résultat d'une activité fonctionnelle précédente, antérieure à la sienne, moins spécialisée, plus grossière, fournie si l'on peut dire par une main-d'œuvre plus innombrable, car la vie a ses ouvriers d'art et ses manœuvres. Ainsi le végétal est fonction du minéral, ainsi la vie physiologique est fonction de la vie physique, mais l'Homme, terme de tout présentement, quel ordre de réalité supérieure à lui peut-il produire et soutenir ? Question, dont voici la réponse assez simple, stricte, mesurée, mais qui laisse tout l'espace possible à l'illimité : Avec la série physiologique, parallèlement à elle comme celle-ci était déjà parallèle à la série physique, et chevauchant sur elle, nouée par un lien et une solidarité infrangibles, une nouvelle série est apparue dont le développement, le progrès, la spécialisation, la vie étaient liés à la série physiologique. Elle emprunte tout à cette dernière, livrant aux regards ses manifestations d'activité indubitable *dont*

les deux étapes ont été et sont encore « biospinales » et « biopsychiques ». Et ce sont là les deux attributions extérieures, sensibles, de ce qu'on peut appeler actuellement la Surnature.

C'est ici que de nouveau se dressent en face de nous les grands problèmes de la pensée des hommes. Soit ! l'âme est *une forme vitale*, la surnature est un règne ultérieur ; mais la vie partout identique en structure se développe en tant que mouvement sous la double catégorie de l'espace et du temps ? Eh bien ! la question se pose en effet *des formes de l'invisible*, des modalités d'espace et de temps qui résultent de l'activité psychique et qui lui servent de milieu. On voit la surnature sourdre au cœur de la vie physiologique, comme celle-ci se voit sourdre en plein milieu physique, en ce cas l'espace et le temps suivent ces progrès et *ni la forme psychique de l'espace et celle du temps ne peuvent être celles du milieu physiologique, ni celles-ci être les formes du milieu physique.*

Nous ne pouvons pas et nous ne devons pas sortir de ce que nous enseigne la considération actuelle de la vie avec ses conditions permanentes, perpétuées depuis l'origine des êtres jusqu'à nous. Cette position invariable nous assure des audaces dont ne se trouble pas notre sécurité. Il ne nous inquiète pas davantage que notre loi de décroissance des masses et de spécialisation compensatrice se rencontre avec l'immense

énigme de l'*unité*. Multiplicité évidente, où faut-il situer en ce cas la conception unitaire de la Divinité ? Dieu est-il au commencement du monde ou à la fin ? Mais si l'on a interrogé là-dessus, si le doute est posé par deux systèmes de pensée, c'est qu'on s'est tenu constamment à la notion abstraite, mathématique, de l'unité, jamais à sa *notion organique*, vitale et concrète. Il faudrait d'abord en convenir : l'unité artificielle de la numération, qui n'a été tirée de la réalité que par le procédé de l'abstraction, ne se rencontre point, sinon dans la *forme*, c'est-à-dire dans le groupement des fonctions, des organes, un *Organisme*, où elle n'est plus artificielle mais vivante. C'EST SEULEMENT CETTE UNITÉ CONCRÈTE, ET PAR SUITE *COMPOSÉE* QUI POURRAIT ÊTRE LE FAIT DU DIVIN. Aussi les religions tendent-elles à donner une composition de l'Absolu en triades ou trinités. Au début des choses, qu'on la nomme *universalité*, c'est l'amour en concurrence avec la multiplicité initiale de tout le Possible, c'est cette union, cette sexualité diffuse dans l'Espace lui-même et que tout l'univers révèle, dont tous les Esotérismes voilent le secret ; tandis qu'au terme de la ligne vitale concurrentement encore avec la spécialisation et la complexité progressives, son nom sera la personnalisation, l'*Individualité*, ultime consentement de l'univers conscient à son dieu, et l'*Unanimité*,

révlée par les Eglises dans la Gloire-de-Dieu ou Cité Céleste.

Nous ne faisons que signaler une solution assez naturelle du problème qui résistait le plus à de longues interrogations métaphysiques, elle est donnée par l'induction la plus légitime qui procède du connu. L'unité se présente sous deux aspects : par le premier elle s'applique à ce que l'univers a de multiplicité, de diversité, de différences et de nombres, c'est *l'universalité* ; par le second elle s'applique à ce que le même univers révèle de spécialisation, de complexité, c'est *l'individualité*, base de la personnalité. Or l'universalité signifie une multiplicité orientée vers un point commun, un centre, c'est une organisation ; l'individualité procède ensuite d'une organisation ; de toute façon *l'unité semble devoir être organique*.

Qu'on ne s'étonne pas de ces insistances ; nos précisions ne sont pas inutiles du moment que nous passons à l'étude du fait qui nous touche de plus près, puisque le fait c'est l'humanité et nous-mêmes, dans l'histoire des civilisations, dans la nature des sociétés. Tout le développement du monde physique conclut au fait humain. On serait en droit de s'arrêter là si jamais on pouvait dire que l'homme suffit à l'homme. En tout cas cette question se pose, et pour y répondre il faut retrouver le sens de l'histoire des hommes. Mais quel sens ? Celui du texte ? Nous rêvons de nous

adresser à des réalités plus immédiates, plus directes, plus sensibles, nous devons faire appel pour notre large synthèse à une sorte de sens physique de l'Histoire, au sens géographique des groupements humains, des migrations de races, et du lieu prédestiné des Civilisations. Nous sommes donc appelés à réformer la notion commune des continents, nous donnons une mécanique et un dessin de ce que nous appelons *les latéralisations civilisatrices*, nous essayons d'expliquer les races. Nous pouvons presque tenter des hypothèses, soit du passé, soit de l'avenir.

Quand on écrit l'Histoire on sembla pendant des siècles ne point s'apercevoir que l'homme est un Terrien. Au lieu de procéder en partie de la Géographie comme il paraissait naturel, l'Histoire la précéda et mit quelque temps à la rendre nécessaire : nous en verrons la cause. Elle ne fit appel à cette servante plus humble que pour préciser les frontières territoriales des Etats, les résultats des guerres et la gloire des souverains. La Géographie fut fonction de l'Histoire comme celle-ci fut fonction de la Politique. L'ordre n'est pas en somme à renverser, car il part de la première nécessité de l'homme qu'il eut de s'organiser une existence possible et sûre. Mais cette sécurité acquise, les instruments politiques ont tendu à devenir des sciences désintéressées, l'histoire a pu se libérer de la politique, et l'affranchissement de la

géographie, plus facilement exécutable, lui donne maintenant sur l'histoire l'avantage d'être mieux une science et plus naturelle, de sorte qu'elle peut prendre le pas sur elle. La Géographie est devenue la science propre à notre temps : son intérêt se trouve amené au plus haut point par toute la transformation de cette existence contemporaine où prédominent les voyages et les interrelations nationales.

Cet avènement de la Géographie comme science prend ici toute son importance générale et philosophique. Si pour juger du sens et de la nature de la vie nous avons demandé à la formation des mondes les premières clartés révélatrices, et si nous prétendons ramener toutes les notions ultérieures à n'être que des succédanés de ces notions toutes physiques, toutes naturelles, après Platon qui exigeait que tout philosophe fût géomètre, nous pourrions souhaiter que tout philosophe fût géographe.

Il était nécessaire de procéder à une nouvelle classification des sciences, parallèlement à celle, qui achève de mourir, d'Auguste Comte ; de telles constructions ont une utilité symbolique, et il faut s'appliquer au principe qui les règle.

Nous estimons que toutes les sciences élevées à un certain point présentent des difficultés sensiblement équivalentes, car toutes sont pareillement illimitées : donc l'intelligence n'a point établi la succession des

sciences d'après leurs difficultés progressives, elle n'a point évolué des sciences de l'abstrait vers celles du concret en vertu d'une complexité croissante de l'objet ; il nous semble en effet que le sentiment avec les sciences morales, la raison avec les sciences logiques, rationnelles, abstraites, sont des réalités aussi *concrètes* que le monde matériel et le monde physiologique. Le principe de la philosophie positive tombe donc sur ce point de lui-même.

Une science est la systématisation, la traduction intellectuelle d'une préoccupation, d'une inquiétude humaine. Il faut rechercher à quelle espèce d'inquiétude telle science donnée a pu répondre ; enfin il faut vérifier si la date de cette science concorde en effet avec la préoccupation dominante de l'âge où elle se forme. *C'est par l'ordre des préoccupations de l'homme qu'il faut décider de la succession des sciences.* L'intérêt est double : cela nous permet une classification légitime, ensuite un diagnostic des époques d'après les sciences qui y paraissent.

Or voilà où nous rencontrons toutefois Auguste Comte ; ce qui est indéniable c'est que la première inquiétude de l'homme fut *mystique*. La seconde, ajoutons-nous, porte sur l'homme lui-même, elle est morale ou *politique*, ce n'est que la troisième qui est *physique* et devient la curiosité de l'habitat. L'homme s'inquiète de durer : problème de la destinée ; cela

le conduit à observer sa propre nature : problèmes conjugués des morales et des politiques ; il passe de là à interroger les autres êtres qui l'accompagnent et le milieu qui le contient, la terre où il demeure, problèmes *cosmiques*.

Ce dont l'homme est dès l'abord le plus certain, ce qui le rassure, car il arrive à s'en servir, c'est la terre qu'il foule, le sol qui le porte et qui le nourrit ; c'est donc de cette terre qu'il s'inquiètera le moins, métaphysiquement ; il en jouit, il a prise sur elle, c'est sa première sécurité, elle est matière de travail et d'œuvre, non d'inquiétude et de science. Il ne cherchera qu'en dernier lieu à la connaître en mettant tout son effort à y réussir, juste au moment où presque épuisée elle lui mesurera ses dons, où il faudra qu'il se préoccupe des ressources qu'elle recèle encore pour satisfaire à sa croissante avidité.

Moins sûr de lui-même, plus inquiet de sa propre conscience et de la variabilité de ses sentiments, il aura l'inquiétude morale bien des siècles avant d'atteindre à la curiosité géographique. Mais avant tout souci de moralité son premier tourment sera les Dieux. Les Dieux, le mystère du monde manifesté par des Puissances qu'il a le souci de se concilier ! Sa prise immédiate du monde sera le Mythe. Il y formule de surprenantes notions de vie universelle, partout identiques sous la diversité des symboles surchargés

d'imagination et de sensibilité locales. Cela vivra ainsi jusqu'au christianisme, soit qu'une *Révélation* prépare à l'intelligence précise des notions semblables, soit que la théologie soit un effort vers leur traduction rationnelle. La religion est la source première, à la tête, au principe de tout départ vital ; elle rayonne sur tous les âges primitifs, créateurs, elle reparaît à chaque jeunesse de races et de civilisations. Quand une civilisation toujours issue d'une religion en est encore à son stade mystique, la théologie s'y montre avec cette souveraineté qu'atteste pour nous l'exemple du Moyen Age, quel que puisse être d'ailleurs le degré de la connaissance où l'ensemble du monde s'est jusqu'alors élevé. Quand ensuite les Sanctuaires, les Temples, les Sacerdotes, les Rites, les Sacrifices ont suffisamment capté les dieux, si on peut dire, socialisé le mystère, cette première inquiétude s'apaise, elle se régularise ; l'angoisse métaphysique, le grand tourment du divin, se spécialise comme toute chose et n'appartient qu'à des institutions officielles, aux prêtres, et surtout avec plus de profondeur à des âmes encore inspirées. C'est alors que l'humanité passe à son tour au premier plan. Si l'homme, dans son caractère moral et dans ses actions, bien plutôt que dans sa nature physiologique, fait à ce moment l'objet de sa propre inquiétude, la science par qui cette inquiétude se traduira, c'est de toute évidence la

Politique, dont le chapitre capital sera l'Histoire, mais il n'arrivera pas à cet état par une rupture avec le passé : la vie morale est éveillée, provoquée, formulée par la religion, et les premières lois de la cité sont purement religieuses : la religion est la politique-mère, et il est impossible de laïciser complètement une politique, l'homme restant de toute façon un animal mystique autant qu'il est également un animal politique. Il est l'un par l'autre et par les deux bouts, mais il a commencé par un caractère religieux plus marqué, il est ensuite arrivé à un caractère politique plus indépendant. Concevoir des distinctions plus tranchées entre les âges de l'homme serait absurde, mais s'imaginer qu'un développement collectif ou individuel n'a pas ses saisons, caractérisées par des états affectifs et intellectuels différents quoique solidaires, serait ne rien observer.

Comme dans le premier âge des civilisations la cité se groupait et se fédérait d'abord autour d'un culte et d'un temple, dans leur âge politique c'est par la Tribune aux harangues, c'est par le théâtre qui perd son caractère sacré, c'est par les monuments de la vie municipale et plus tard nationale, que la collectivité humaine s'exprime. L'âge adulte des peuples, tant qu'il peut durer, tant que leurs Etats ont de la vigueur, se reconnaît à ces traits.

Enfin la vie sociale déborde les nations ; les inter-

relations font naître une nouvelle mystique, l'Internationale révolutionnaire ; le développement de la mécanique et solidairement des voyages, l'étude progressive des sciences naturelles retardées par les bouleversements politiques de la fin du XVIII^e siècle, la surabondance des morales qui pousse à une déification de la conscience et par suite de l'individualisme, la déviation de l'individu vers la nature romantique, excès, progrès légitimes, tout surexcite en l'homme un sens nouveau, celui de la Terre ; une inquiétude, celle de l'Espace. Le Terrien va prendre le sentiment de sa solidarité avec sa planète dont il commence à connaître la structure et même à pressentir les destinées. Cette solidarité, nous la disons organique. La science régente paraît en ce cas devoir être la Géographie, étude presque nouvelle et dont le but doit être de nous donner une connaissance de la Terre, habitat de l'homme, et par là de développer et préciser l'histoire et la politique humaines, donc à travers ce développement de nous permettre de ressaisir nos éternelles conditions mystiques qui ne font que perdurer à travers les époques, les politiques et les cultes successifs. Mais si l'esprit systématique dont il faut se défier concluait que chaque avènement d'un âge humain représente la répudiation de l'âge antérieur, il faudrait annoncer et prévenir qu'en ce cas *la période cosmocentrique*, où se débiliterait la vigueur morale

des peuples, amorcerait le mouvement de dissolution sociale des peuples civilisés et correspondrait à l'âge de décrépitude du corps humain.

Or une conception tellement outrée supposerait une notion fataliste du développement social qui excéderait les analogies que nous rassemblons. Il n'y a pas de fatalisme historique. La substance des nations, des peuples et des races est sujette à de tels renouvellements que leur vitalité imprévisible dépend de la vigueur conjuguée de la religion et de la politique, et d'une bonne orientation de celles-ci. L'affaiblissement ne peut provenir ici que d'une erreur intellectuelle et d'une abdication volontaire. Mais l'âge cosmocentrique, en vertu de sa complexité, contient nécessairement des germes de mort, qui demanderont *des organisations politiques ou religieuses encore plus vigilantes et plus unitaires* pour nous en préserver que ne l'exigerait l'âge moyen, immédiatement antérieur, qui pouvait user des réserves, plus neuves, encore intactes, préparées par l'absolutisme religieux. Si l'âge cosmocentrique s'en tient aux gouvernements populaires caractéristiques de l'âge anthropocentrique ou politique, on ouvre l'ère de dissolution et c'est la fin d'un spire civilisateur qui fait apparaître le signe de la mort dans un retour du spire à une station analogue à celle du départ ; mais cette station finale est en-dessous de la station initiale, et

elle amène une sorte de théocratie démagogique reproduisant pour les déformer les traits de la Théocratie génératrice. Si au contraire l'âge cosmocentrique arrive à réaliser des pouvoirs unitaires essentiellement fédérateurs, le retour du spire se fait à une station supérieure et peut déterminer un nouveau développement théocentrique, héritier du premier et aussi fécond. D'un côté l'anarchie, prélude des dissolutions sociales et de la chute dans la Barbarie : toute la civilisation à recommencer ; de l'autre côté l'ascension du spire civilisateur. Nous déclarons simplement le dilemme, dont les traits nous sont actuellement fournis en nombre ; mais cette déclaration peut les éclairer.

Achevons ~~de caractériser~~ les trois caractères, solidaires, mais successifs, et intrônisant trois périodes humaines, de ce que nous avons appelé le spire civilisateur. Nous rassemblons et donnons un seul graphique valable pour l'universalité.

La première période qui est *Théocentrique* est notre jeunesse. C'est l'époque *poétique*, en tous les sens du terme, celle où les peuples naissants, c'est-à-dire sortant du chaos, le tumulte barbare, sont enveloppés de poésie parce qu'ils élaborent d'abord le plus illustre de leurs poèmes, celui de leur propre naissance, le plus souvent guidés par une lyre, un *vates*, un génie religieux et fondateur. Epoque brillante, heureuse,

d'une lumière d'Eden, d'une fraîcheur de Ramayana, où le pouvoir et la majesté du verbe ordonnateur du Chaos gardent une surprenante magie et ne cessent pas d'être compris et vénérés. Quel jaillissement de Mythes ! Quel éblouissement d'épopées ! Les demi-dieux et les héros jamais si bien compris font à travers ces âges un sillage éclatant. Une simple transposition de termes nous fait successivement toucher à tous les caractères de ces premiers temps, car *la Divinité* s'infuse en l'homme par *l'inspiration* et *la révélation*, et celles-ci qui ne sauraient être discutées davantage que le génie ont leur équivalent social dans le principe de *l'autorité*. Cependant l'autorité ne prenant son caractère absolu, son plein effet qu'entre les mains d'un chef, cette époque tend rapidement aux Pouvoirs, elle ne tend pas aux Patries. On arrive aux Autocraties de l'Orient si différentes des Monarchies tempérées à la française, pour désigner deux extrêmes. Les peuples de cette Asie des Dynastes ne semblent pas avoir trouvé leur expression territoriale. Il faut noter que pour les peuples suivants de l'âge anthropocentrique, cette conception asiatique de la puissance, mortelle en dehors de son lieu d'origine, sera une tentation, dont on pourra dire à leur sujet : *morbus asiaticus*, un mal venu de l'Asie. Premières contrefaçons de la Théocratie initiale, génératrice des Princes et des Pouvoirs, mais qui les règle et ne doit

pas en être absorbée ! Les Pontifes, les Sybilles et les Poètes, voilà les grandes figures de cet antique temps, très antique.

L'âge viril de l'humanité est *anthropocentrique*. La vie se détache des dieux, sans cesser de les honorer et d'y sentir encore ses plus hautes représentations, mais elle prend conscience de sa force et de sa fortune, elle met son but en elle-même, elle s'inquiète du *daimon* intérieur, de son propre mystère. Cette seconde période est plus trouble, moins sûre, plus fiévreuse, moins enivrée. C'est celle des nécessités morales, le moment où les difficultés de la conscience apparaissent, coïncidant avec les difficultés sociales ou même les provoquant, lorsque naît le sentiment aigu des divers antagonismes qu'il y a dans la constitution du monde, dans l'être lui-même au profond de son cœur, et dans chacun des Etats. Epoque où le problème du Mal se pose avec violence, dont les germes se décèlent dans la Perse de Zoroastre, où commence à s'élever en Judée l'hymne ardent et désespéré des Prophètes Hébreux, précurseurs de toutes les tragédies de l'Esprit et de toutes les révolutions des peuples, mais aussi où la Grèce sculpte le noble visage de la Patrie, où Rome édifie la majesté du Droit, où le Christianisme définit l'unité, jusqu'à la France du xvii^e siècle qui propose à l'Europe le modèle de la Société et le type achevé de *l'honnête hom-*

me. Epoque où se préparent, s'enferment et s'expriment majestueusement les grands âges classiques. Quels sont ici les principes qu'il faut transposer ? A la place de l'inspiration qui descend des Sinaïs tonnants ou que profèrent les antres sybillins (et dont il faudrait craindre d'ailleurs que, se reproduisant, elle ne détruisît sa propre tradition, comme il arriva pour les Juifs par le moyen du Christ), le principe capital de la période nouvelle est celui de la *discussion* ; la dialectique triomphe à l'intérieur des consciences comme au grand jour de l'Agora et du Forum ; les philosophes sont moins des Métaphysiciens que des Moralistes et des Sophistes ; les maîtres de l'heure sont les Rhéteurs et leurs élèves, les Orateurs politiques, et comme l'équivalent social dans les régimes de discussion c'est l'*égalité*, les tribuns apparaissent, la vie municipale prélude à l'existence nationale. Après une lente élaboration les Patries modernes sont constituées ; mais dans quel continent de préférence ? Précisément dans celui qu'on voit le plus découpé, qui pénètre dans les mers par ses péninsules, et qui prête ces figures naturelles aux Nations, l'Europe, et d'abord les contours de la Méditerranée. On voit résulter de l'alliage antique avec l'esprit chrétien dans sa forme catholique les monarchies tempérées, l'équilibre du pouvoir fédérateur et des libertés particulières. Mais le principe social de l'égalité pousse les peuples à la

lutte des classes et des partis, quand la tradition de l'autorité ne peut plus le limiter, et le parlementarisme, *morbus occidentalis*, inaugure la démagogie, principe de dissolution ; redoutable, s'il faut entrer sous ses auspices dans l'âge ultérieur.

Or si l'on veut maintenant dépeindre dans tous ses traits essentiels la troisième période, peut-être annoncée par le bouleversement actuel des nations, quelle logique doit présider à des Anticipations si hardies ? Notre méthode elle-même, qui est de juger de la direction où s'engage toute existence par ses deux courbes antérieures, celle du passé, celle du présent, en tenant compte de la nécessité de retour du spire sur lui-même et de l'alternative que ce retour au point de départ soit ou supérieur ou inférieur, mais jamais identique à ce point.

Nous ne voulons qu'orchestrer ici les principaux motifs, de même notre introduction n'est qu'une ouverture à des thèmes originaux plus développés.

La période *géocentrique* et *cosmique*, où nous sommes sans doute en train de glisser depuis à peu près la fin du XVIII^e siècle, est d'une inquiétante complexité. La division des sciences en sciences théoriques et en sciences appliquées rend suffisamment compte de deux des plus fortes tendances où nous sommes engagés, mais dont la simultanété n'est pas sans laisser paraître quelque contradiction dans les effets. Tout

l'ensemble des sciences physiques et naturelles nous dirige vers la compréhension de plus en plus approfondie de la nature, nous y devons retrouver nos racines mêmes, nous allons nous en sentir solidaires jusqu'en nos sommets des plus vertigineuses pensées, des plus hautes aspirations, et cependant par l'application pratique des sciences, par *le machinisme* qui en résulte nous sommes jetés dans la voie contraire de la vie artificielle ; nous ne semblons plus nous conformer à la nature comme aux temps simples, qui l'ignoraient encore mais la vivaient. Une organisation supernaturelle de l'existence paraît mise en œuvre. Ces contradictions peuvent signifier combien l'homme se rapproche de la *sur-nature* et la pressent. Nous écrivons, disions-nous, *les racines physiques de la Sur-nature*.

Le principe nouveau ne serait-il pas manifestement celui de *l'invention*, mais moins créatrice qu'organisatrice, donc *l'organisation* comme équivalent social, comme principe politique. L'équivalent moral sera *la personnalité*, l'être appelé à s'organiser prenant de plus en plus conscience de lui-même ; *s'enracinant* si cette conscience, selon la leçon d'un Maurice Barrès, creuse du côté des ascendants, des morts et de la race, se reconnaît dans la tradition ; *se déracinant* au contraire si l'excès de personnalité artificielle, favorisée par la fausse notion d'un devenir progressif,

conclut à l'indépendance absolue, à la rupture des liens, à l'impulsion anarchique.

Donc ces deux alternatives, dont la première est celle-ci :

L'organisation des *sociétés fonctionnalistes* répudie les déterminismes de temps et de lieux autant que de races. C'est par les affinités, par le choix, par l'adoption que se constitueront les nouveaux groupements sociaux et que les hommes s'associeront, peut-être même les plus réfractaires; et sans doute il survivra les affinités de la race, on sera toujours sensible à la douceur, à l'égalité des mœurs qui résultent d'une longue parenté dans la nation, mais la conception des patries, on l'espère, se spiritualisera de la sorte, leur personnalité morale se détachera du territoire, de la figure des frontières. A ce moment l'homme accroît sa mobilité, il se délivre du sol, il se fait un domaine plus habituel de l'air. Le goût des grands espaces l'entraîne ; il a besoin de ceux-ci pour y déployer à l'aise tout son génie mécanique ; il ne se retranche plus derrière les accidents naturels, il se dépouille de sa lourde carapace nationaliste, mais le legs moral et spirituel de sa race, de sa civilisation n'est pas encore épuisé, il le fait toujours rayonner tout en cessant de l'alimenter. C'est par leur prestige, par leur puissance de séduction, d'expansion, d'invention et d'influence que les patries peut-être durent encore, mais moins

définies, d'une figure territoriale moins nette, elles ramassent, elles concentrent l'essentiel d'elles-mêmes dans leurs immenses villes capitales, dont on pourrait dire qu'elles seront *des comprimés de nations*. Ces soleils de la terre vont attirer et retenir dans leur orbite les groupements, les associations qui se réclament du type civilisateur qu'ils représentent. Cette sorte de nationalisme à la mode stellaire se traduira par un spiritualisme belliqueux transposant les guerres de frontières en luttes de classes ou d'idéologies. L'artificialité de la vie mécanisée à outrance permettra des modifications dans les mœurs et dans les usages qui peuvent être vus en germes dans bien des tendances actuelles concernant l'évolution des ancestrales notions d'hérédité, de paternité et de filialité, jusque dans les dogmes religieux. Les peuples qui seraient en ce cas les facteurs puissants des temps nouveaux deviendraient ceux qui occupent les grandes masses cosmiques du globe ; l'humanité en se rapprochant de sa dissolution reviendrait au voisinage du berceau asiatique. L'âge des Dieux tendait autour des trois grands fleuves de l'Eden, de l'Indus au Nil (nous ne parlons que du départ de notre spire civilisateur), la fastueuse fantasmagorie des gouvernements de ses rois-prêtres qui disposaient de peuples sans frontières. L'âge des Hommes fut par excellence péninsulaire, et cette longue péninsule, si robuste-

ment harmonieuse, si découpée, qui termine l'Asie à l'Occident, c'est-à-dire l'Europe, surtout et primitivement dans sa région méditerranéenne, se prête naturellement à donner figure aux nations. Avec de tels souvenirs la vie se détachera malaisément des fleuves et des côtes maritimes, mais on pourrait croire qu'elle doit s'orienter vers les grandes et spacieuses aires terrestres, pour l'établissement de ses villes monstres et de ses formidables aérodromes. Le secours puissant de l'artificialité mécanique la délivrera des servitudes matérielles. Les rivages tendront à n'être plus que des jardins cosmopolites, des Riviéra, des côtes d'azur, d'argent et de pourpre. Cependant cette artificialité de l'existence sous la triple poussée des progrès de l'invention, des secours du commerce, et de la fièvre de l'intelligence, exaspérée par la sensibilité libre de tout frein, montera si à un haut point que, parvenue à ce paroxysme, il peut arriver ou la rupture brusque ou un affaiblissement graduel dans une lassitude suprême, impuissante à préparer des réserves pour le réveil de l'énergie. Et l'humanité sur les confins des grands plateaux de l'Asie, d'où on la croyait descendue, reviendra s'y endormir. Le cycle des êtres aurait à recommencer, ou il se terminerait dans la Mort. Qu'est-ce alors que la mort ? Elle est un retour du mouvement vital sur lui-même, mais plus haut ou plus bas que la station de départ. Elle ne

boucle donc rien. Le pathétique grave et poignant qu'elle met dans nos existences ce n'est pas une ombre désespérée, c'est la fulguration de notre immortel secret. Le sens de la Terre, l'illimité du Devenir, mais non uniforme, au contraire nettement figurable, d'un symbole très personnel, révélateur des lois, s'atteste encore par nos tombeaux.

Il y a une seconde alternative (en dehors de cette ultime conclusion qui reste valable pour l'être), mais c'est un déroulement logique de moins grande allure, il est aussi plus vraisemblable car il répond mieux aux sinuosités réelles de tout mouvement.

L'organisation des sociétés fonctionnalistes continue à se soumettre à tous les déterminismes de temps, de race et de lieu. Surtout de lieu. On constate sur la planète une direction constante du mouvement civilisateur : elle est dans le sens de marche du soleil. Nous rappelons une loi de la mécanique : Tout corps qui se déplace à la surface d'une sphère en rotation sur son axe tourne à droite dans l'hémisphère nord, à gauche dans l'hémisphère sud. Ainsi c'est en sus de l'impulsion humaine, irréfléchie, vers la lumière qui fuit, une sorte de fatalité mécanique ! Les hordes primitives se sont avancées vers l'Occident. Les unes sur la grande voie ouverte des plaines septentrionales sont venues buter à l'Océan. Là elles ont, face avec l'infini mystérieux des flots sans limite, interrogé cet

inconnu souvent brumeux et se sont interrogées elles-mêmes sourdement ; ou tout au moins de cette confrontation perpétuelle avec le ciel, la brume et la mer infinie, elles ont tiré un fond de mélancolie, une préoccupation de l'illimité dans la mort, un goût de l'errance qui sont venus alimenter les dernières inquiétudes d'un *René*, le vague à l'âme des Romantiques ; c'est l'âme des Celtes dont la religion pressentit la pluralité des mondes et le renouvellement des vies. Entre ce Finistère et l'Asie, les flots humains fluaient et refluaient, formant la race des Routes ou de l'Invasion, tandis que les premiers qui se maintenaient sur le sol celtique préparaient la race de flexion du mouvement humain, par suite de réflexion et de retour, la race des Aboutissements géographiques et de l'Equilibre. Mais d'autres écoulements de peuples suivaient les bords méditerranéens et y trouvaient des péninsules qui s'enfonçaient à l'intérieur des mers et qui étaient fort étroites autant que longues : c'étaient d'excellentes conditions pour que des vagues humaines s'y versant pussent là s'écarter, s'isoler du mouvement direct où les races se piétinaient et se contractaient. Elles formèrent les races de Latéralisations, et dont chacune successivement, la première en Grèce, la seconde à Rome, eurent leur spire civilisateur qui à la veille de s'épuiser allait éveiller, *toujours à l'ouest*, un nouveau principe de civilisation.

La civilisation dévoile peut-être ici son secret. Elle exige la combinaison d'un mouvement de direction et d'un mouvement de retour sur soi-même, de réflexion, mais qui ne boucle pas, ne ferme pas la direction, n'arrête pas, ne fixe pas le développement, tout en le maintenant solidaire de la courbe donnée par le départ ; de sorte que tradition et progrès soient possibles, qui sont deux conditions de la vie. Ces conditions ne sont pas dans la figure du cercle qui est celle du déterminisme matériel ou de l'absolu ; elles sont dans la figure du spire qui combine la courbe et la direction, la tradition et le progrès, symbole géométrique et raison figurée de la vie.

La Gaule, cette fin de la pérégrination d'une horde d'Asie, cette stabilisation en face de l'Océan, avec le temps et sur des germes transportés de civilisations étrangères, c'est-à-dire efficacement touchée par un autre mouvement de civilisation plus avancée (troisième condition de la réussite civilisatrice), pouvait devenir un centre original en dehors de la Grèce et de Rome. La conquête de César est-elle à déplorer ? Nous avons la France, c'est-à-dire l'héritière par excellence de chacun des deux mouvements d'invasion, celui de la voie directe et celui des latéralisations méditerranéennes. Mais la Grèce et l'Italie antiques sont mortes successivement, on a escompté parmi les nations septentrionales, assez confusément, le

même déclin de la France. L'Allemagne en particulier a pensé que le mouvement civilisateur tournant sur lui-même, pivotant sur la terre française, et dirigé par la forme du continent, s'orientant cette fois en se désoccidentant, monterait vers elle, qu'elle était le peuple nouveau qui devait pour un temps d'empire avoir la suprématie d'influence, d'intelligence et de force. Il est vrai qu'elle avait à s'inquiéter de l'Est où le panslavisme s'éveillait aussi, et dans ce cas il fallait envisager que la Germanie moderne devrait à son tour céder trop vite le premier rôle à la Russie des Tsars. Peut-être cette inquiétude l'entraîna-t-elle, plus que sa haine atténuée de la France, à soulever un conflit où la nation russe si artificielle pourrait sombrer, de sorte que la Prusse, presque aussi orientale, put réussir une immense contrefaçon asiatique de la puissance romaine ? Mais ce parallélisme à rebours des rivages nordiques avec les rivages méditerranéens porte à faux. Il ne suppose qu'un mouvement de retour à l'Asie, c'est-à-dire de dissolution, et par conséquent trop rapide pour que ce soit un mouvement de civilisation.

La première alternative exigeait cette suprématie du Nord et des grands espaces territoriaux ; la seconde n'a besoin que du cadre ordinaire des nations ou des empires. Elle pousse même à la multiplication des cadres, car le goût et la doctrine de l'individualité

collectives favorisera la famille, puis le clan, puis la région, et les distinctions qui s'ensuivent. Une sorte de renforcement de toutes ces premières valeurs sociales ! En quoi le développement mécanique s'y opposerait-il ? L'aire de départ et de retour est toujours nécessaire aux plus hauts vols et les plus libres. Le contre-poids à l'artificialité croissante sera dans un enracinement plus profond et la nécessité de vivre y pourvoira. Ne triompherait que le peuple qui veillerait à garder intacte sa propre matérialité. Les autres, qui ne penseraient qu'à se spiritualiser, seraient promptement victimes. La spiritualisation par masse est une imagination, une race implique des couches sociales inégalement étagées. Entre elles aussi les races ne sont pas instantanément élevées jusqu'au même niveau ; toute nation retardataire, en qui le principe antérieur, soit théocentrique, soit anthropocentrique prévaudrait encore, troublerait efficacement le bel ordre géocentrique. LE PROGRÈS DES CIVILISATIONS DEMANDERA SIMPLEMENT DES RELIGIONS ET DES POLITIQUES PLUS FORTES. Il ne conclut point aux Démocraties.

Au reste, les deux alternatives résultent de deux tendances qui se combattront sans pouvoir jamais s'éliminer selon toute vraisemblance, car elles sont au fond des choses. L'une est celle du mouvement direct

absolu, l'autre est celle de la forme, combinaison relative du mouvement et de l'esprit ; l'une est purement mécanique et introduit le déterminisme avec son succédané du progrès fatal sur la ligne d'un devenir illimité, le cercle ; l'autre est appliquée aux courbes et aux sinuosités du Réel où la raison coopère avec la force, le dessein avec la puissance, *l'ordre avec le progrès*. La survivance des nations méditerranéennes imposera toujours la seconde par grâce originelle de configuration géographique ; les nations septentrionales par une disgrâce opposée tiendront au succès de la première. Elles ont contre elles leur place sur la planète et la mécanique territoriale de toute civilisation ; elles ont contre elles encore le fond instinctif que nous a créé la marche constante des hommes et leur occidentation ; elles ont contre elles la situation prédestinée de la France, lieu de retour sur lui-même du mouvement direct, dernière latéralisation du mouvement méditerranéen, siège prédestiné de la réflexion, pivot de l'ordre européen.

Il est avéré que les cadres territoriaux, les plus dessinés, les péninsules de la Méditerranée en l'espèce, et le continent le plus découpé, l'Europe, ont aidé à produire, expérimenter et formuler *le réalisme politique*. Tout fléchissement de celui-ci se fait dans les grands espaces moins définis du Nord, et pareillement ceux de l'Extrême-Occident, le continent amé-

ricain, malgré la jeunesse de ces Etats. Toute dissolution s'en fait dans les grands espaces informes de l'Asie. Que tout aboutisse là ! Mais repartant encore de là, si l'équilibre planétaire ne doit point varier, la civilisation ultérieure aurait à revenir aux mêmes échelons. D'autres théocraties asiatiques viendraient se transformer en nationalismes anthropocentriques dans les péninsules méditerranéennes et joindre les invasions du Nord au carrefour de l'antique sol gaulois. C'est que par la mouvement nordique de retour et de dissolution, une nouvelle barbarie aurait à nouveau tout nivelé.

Mais supposons l'extrême civilisation décadente de la première alternative et que l'on réussit à pourvoir, malgré la décomposition des vieilles cellules sociales, au recrutement de l'espèce humaine et à sa durée. Cela développerait et supposerait une autocratie théocentrique de caractère laïque, plus formidable que celles de l'antiquité asiatique et qui s'étoufferait elle-même, incapable, pour cause, de poursuivre son évolution en nationalismes libres, et ce pourrait être encore un des modes du retour à l'Absolu, c'est-à-dire de la fatale dissolution, génératrice obscure de nouveaux spires civilisateurs.

Ainsi peut naître, vivre, croître et mourir l'être
social humain au sein de l'être universel évoluant lui-
même, s'il s'abandonne.

